

1740: L'épreuve (editio princeps)

Créateur(s) : [Marivaux, Pierre de \(1688-1763\)](#)

Les pages

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

91 Fichier(s)

Les mots clés

[Editio princeps](#)

Comment citer cette page

[Marivaux, Pierre de \(1688-1763\)](#) 1740: *L'épreuve (editio princeps)*, 1740
Paola Ranzini, Avignon Université ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne Nouvelle).

Consulté le 03/10/2025 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/SEM/items/show/880>

Métadonnées Dublin Core

Description Marivaux, *L'épreuve*, A Paris, Chez F.G. Merigot, 1740.

Date [1740](#)

Genre [Théâtre \(Pièce\)](#)

Mots-clés *Editio princeps*

Couverture Paris

Langue Français

Métadonnées DC - édition numérique

Éditeur de la fiche Paola Ranzini, Avignon Université ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne Nouvelle)

Contributeur Ranzini, Paola (responsable du projet)

Mentions légales Fiche : Paola Ranzini, Avignon Université ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne Nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR)

Notice créée le 28/06/2019 Dernière modification le 10/08/2025

Y. 576 L.
B.
L'ÉPREUVE

COMÉDIE.

Par M. D***, *Nativaux*

Représentée pour la première fois par
les Comédiens Italiens le 19.
Novembre 1749.

Le prix est de 24. sols.



A PARIS,

Chez F. G. MERIGOT, Quay des
Augustins, à la descente du Pont
S. Michel à S. Louis.

M. DCC. XL.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

ACTEURS.

MADAME ARGANTE.

ANGELIQUE sa fille.

LISETTE, Suivante.

LUCIDOR, Amant d'Angelique;

FRONTAIN, Valet de Lucidor,

Me BLAISE, jeune Fermier du
Village.



L'EPREUVE.

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

LUCIDOR, FRONTAIN,
en bottes & en habit de Maître,

LUCIDOR.



ENTRONS dans cette Salle. Tu ne
fais donc que d'arriver ?

FRONTAIN.

Je viens de mettre pied à terre à la pre-
miere Hôtellerie du Village, j'ai demandé
le chemin du Château, suivant l'ordre de
votre Lettre, & me voila dans l'équipage
que vous m'avez prescrit. De ma figure,
qu'en dites-vous ?

A ij

L'ÉPREUVE,

Il se retourne.

Y reconnoissez-vous votre Valet de
Chambre, & n'ai-je pas l'air un peu trop
Seigneur ?

LUCIDOR.

Tu es comme il faut ; à qui t'es-tu adressé
en entrant ?

FRONTAIN.

J'en'ai rencontré qu'un petit garçon dans
la Cour, & vous avez paru. A présent,
que voulez-vous faire de moi & de ma bon-
ne mine ?

LUCIDOR.

Te proposer pour Epoux à une très-ai-
mable fille.

FRONTAIN.

Tout de bon, ma foi, Monsieur, je sou-
tiens que vous êtes encore plus aimable
qu'elle.

LUCIDOR.

Eh non, tu te trompes, c'est moi que la
chose regarde.

FRONTAIN.

En ce cas-là, je ne soutiens plus rien.

COMÉDIE. §

LUCIDOR.

Tu sçais que je suis venu ici il y a près de deux mois pour y voir la terre que mon homme d'Affaire m'a achetée ; j'ai trouvé dans le Château une Madame Argante qui en étoit comme la Concierge, & qui est une petite Bourgeoise de ce Pays-ci. Cette bonne Dame a une fille qui m'a charmé, & c'est pour elle que je veux te proposer.

FRONTAIN *riant.*

Pour cette fille que vous aimez, la confiance est gaillarde, nous serons donc trois ; vous traitez cette affaire-ci comme une Partie de Piquet.

LUCIDOR.

Ecoutez-moi donc, j'ai dessein de l'épouser moi-même.

FRONTAIN.

Je vous entends bien, quand je l'aurai épousée.

LUCIDOR.

Me laisseras-tu dire ? Je te présenterai sur le pied d'un homme riche & mon ami, afin de voir si elle m'aimera assez pour le refuser.

A iij

§ L'ÉPREUVE,
FRONTAIN.

Ah ! c'est une autre histoire ; & cela
étant, il y a une chose qui m'inquiète.

LUCIDOR.
Quoi ?
FRONTAIN.

C'est qu'en venant, j'ai rencontré près
de l'Hôtellerie une fille, qui ne m'a pas
aperçu, je pense, qui cautoit sur le pas
d'une porte, mais qui m'a bien la mine d'être
une certaine Lisette que j'ai connue à
Paris il y a quatre ou cinq ans, & qui étoit
à une Dame chez qui mon Maître alloit
souvent. Je n'ai vu cette Lisette-là que deux
ou trois fois ; mais comme elle étoit jolie,
je lui en ai conté tout autant de fois que
je l'ai vue, & cela vous grave dans l'esprit
d'une fille.

LUCIDOR.

Mais vraiment, il y en a une chez Ma-
dame Argante de ce nom-là, qui est du Vil-
lage, qui y a toute sa famille, & qui a passé
en effet quelque tems à Paris avec une Dame
du Pays.

FRONTAIN.

Ma foi, Monsieur, la friponne me recon-

COMÉDIE.

nostra; il y a de certaines tournures d'hommes qu'on n'oublie point.

LUCIDOR.

Tout le remède que j'y sçache, c'est de payer d'effronterie, & de lui persuader qu'elle se trompe.

FRONTAIN.

Oh, pour de l'effronterie, je suis en fond.

LUCIDOR.

N'y a-t'il pas des hommes qui se ressemblent tant, qu'on s'y méprend ?

FRONTAIN.

Allons, je ressemblerai, vbià tout, mais dites-moi, Monsieur, souffrirez-vous un petit mot de représentation ?

LUCIDOR.

Parles.

FRONTAIN.

Quoiqu'à la fleur de votre âge, vous êtes tout-à-fait sage & raisonnable, il me semble pourtant que votre projet est bien jeune.

LUCIDOR *sâché.*

Hem.

A lüj.

LEPREUVE,
FRONTAIN.

Doucement, vous êtes le fils d'un riche Négociant qui vous a laissé plus de cent mille livres de rente, & vous pouvez prétendre aux plus grands partis; le minois dont vous parlez est-il fait pour vous appartenir en légitime mariage? Riche comme vous êtes, on peut le tirer de-là à meilleur marché, ce me semble.

LUCIDOR.

Tais-toi, tu ne connois point celle dont tu parles; il est vrai qu'Angelique n'est qu'une simple Bourgeoise de Campagne; mais originairement elle me vaut bien, & je n'ai pas l'entêtement des grandes alliances; elle est d'ailleurs si aimable, & je démêle à travers son innocence tant d'honneur & tant de vertu en elle; elle a naturellement un caractère si distingué, que si elle m'aime comme je le crois, je ne serai jamais qu'à elle.

FRONTAIN.

Comment, si elle vous aime, est-ce que cela n'est pas décidé?

LUCIDOR.

Non, il n'a pas encore été question du

C O M E D I E. 9

mot d'Amour entr'elle & moi ; je ne lui ai jamais dit que je l'aime ; mais toutes mes façons n'ont signifié que cela ; toutes les siennes n'ont été que des expressions du penchant le plus tendre & le plus ingénu. Je tombai malade trois jours après mon arrivée ; j'ai été même en quelque danger , je l'ai vue inquiète , alarmée , plus changée que moi ; j'ai vu des larmes couler de ses yeux , sans que sa mere s'en aperçût ; & depuis que la santé m'est revenue , nous continuons de même ; je l'aime toujours , sans le lui dire , elle m'aime aussi sans m'en parler ; & sans vouloir cependant m'en faire un secret , son cœur simple , honnête & vrai n'en sçait pas davantage.

F R O N T A I N .

Mais vous , qui en sçavez plus qu'elle , que ne mettez-vous un petit mot d'amour en avant , il ne gâteroit rien ?

L U C I D O R .

Il n'est pas tems ; tout sûr que je suis de son cœur , je veux sçavoir à quoi je le dois ; & si c'est l'homme riche , ou seulement moi qu'on aime , c'est ce que j'éclaircirai par l'épreuve où je vais la mettre ; il m'est encore permis de n'appeller qu'amitié tout ce qui

10 L'ÉPREUVE,
est entre nous deux, & c'est de quoi je vais
profiter.

FRONTAIN.

Voilà qui est fort bien; mais ce n'étoit
pas moi qu'il falloit employer.

LUCIDOR.

Pourquoi.

FRONTAIN.

Oh, pourquoi, mettez-vous à la place
d'une fille, & ouvrez les yeux, vous ver-
rez pourquoi, il y a cent à parier contre un
que je plairai.

LUCIDOR.

Le sot, hé-bien, si tu plais, j'y rémè-
dierai sur le champ en te faisant connoître;
as-tu apporté les bijoux?

FRONTAIN *feuilleter dans
sa poche.*

Tenez, voilà tout.

LUCIDOR.

Puisque personne ne t'a vu entrer, re-
tires-toi avant que quelqu'un, que je vois
dans le jardin, n'arrive, va t'ajuster, & ne
reparois que dans une heure ou deux.

COMÉDIE. 12
FRONTAIN.

Si vous jouez de malheur, souvenez-
vous que je vous l'ai prédit.

SCÈNE II.

LUCIDOR, BLAISE.

*qui vient doucement habillé en
riche Fermier.*

LUCIDOR.

Il vient à moi, il paroît avoir à me par-
ler.

M^r BLAISE.

Je vous salue, M. Lucidor, hé-bien ;
qu'est-ce ? Comment vous va, vous avez
bonne maine à cette heure.

LUCIDOR.

Oui, je me porte assez-bien, M. Blaise.

M^r BLAISE.

Faut convenir que votre maladie vous a
bien fait du proufit ; vous vela morgué plus

12 **L'E P R E U V E,**
rougeant, pûs varmeille, ça réjouit, ça
me plaît à voir.

LUCIDOR.

Je vous en suis obligé.

M. BLAISE.

C'est que j'aime tant la santé des braves
gens, elle est si recommandable, sur-tout la
vôtre qui est la pûs recommandable de tout
le monde.

LUCIDOR.

Vous avez raison d'y prendre quelque
intérêt, je voudrois pouvoir vous être uti-
le à quelque chose.

M. BLAISE.

Voirement, cette utilité-là est belle &
bonne, & je vians tout justement vous prier
de m'en gratifier d'une.

LUCIDOR.

Voyons.

M. BLAISE.

Vous sçavez bien, Monsieur, que je fré-
quente chez Madame Argante, & la fille
Angelique, elle est gentille au moins.

LUCIDOR.

Assurément.

COMEDIE. 13

M^r BLAISE *riant.*

Hé hé hé, c'est, ne vous déplaît, que
je voudrais avoir sa gentillesse en mariage.

LUCIDOR.

Vous aimez donc Angelique?

M^r BLAISE.

Ah! Cette petite criature-là, m'affole j'en
pars si peu d'esprit que j'ai; quand il fait
jour, je pense à elle; quand il fait nuit, j'en
rêve, il me faut du remède à ça, & je viens
envars-vous à celle fin, par voute moyen,
pour l'honneur & le respect qu'en vous por-
te ici, sauf voute grace; & si ça ne vous
torne pas à importunité de me favoriser de
queuques bonnes paroles auprès de sa mere,
dont j'ai itou besoin de la faveur.

LUCIDOR.

Je vous entends, vous souhaitez que
j'engage Madame Argant à vous donner
sa fille, & Angelique vous aime-t-elle?

M^r BLAISE.

Oh dame, quand par fois je li conte ma
chance, elle rit de tout son cœur & me
plante-là, c'est bon signe, n'est-ce pas?

Ni bon, ni mauvais; au surplus, comme je crois que Madame Argante a peu de bien, que vous êtes Fermier de plusieurs Terres, fils de Fermier vous-même.

M^r. BLAISE.

Et que je sis encor une jeunesse, car je n'ons que trente ans, & d'humeur folichonne, un Roger-Bontems.

LUCIDOR.

Le parti pouvoit convenir sans une difficulté.

M^r. BLAISE.

Laquelle.

LUCIDOR.

C'est qu'en revanche des soins que Madame Argante & toute sa maison ont eu de moi pendant ma maladie; j'ai songé à marier Angelique à quelqu'un de fort riche, qui va se présenter, qui ne veut précisément épouser qu'une fille de Campagne, de famille honnête, & qui ne se soucie pas qu'elle ait du bien.

M^r. BLAISE.

Morqué, vous me faites là un vilain

COMEDIE.

15
 tout avec toute avilissement, Monsieur Lucidor ; vela qui m'est bien rude , bien chagrinant & bien traître. Jarnigüe , soyons bons , je l'approuve , mais ne foulons par-sonne , je suis toute prochain autant qu'un autre , & ne faut pas peser sur cetici pour aliger cetilà , moi qui avois tant de peur que vous ne mouriez ; c'étoit bien la peine de venir vingt fois demander comment va-t'il , comment ne va-t'il pas , vela-t'il pas une santé qui m'est bien chaiseuse , après vous avoir mené moi-même ceti-là , qui vous a tiré deux fois du sang , & qui est mon cousin , afin que vous le sçachiez , mon propre cousin garrain ; ma mere étoit sa tante , & jarni ce n'est pas bien fait à vous.

LUCIDOR.

Votre parenté avec lui n'ajoute rien à l'obligation que je vous ai.

M^{re} BLAISE.

Sans compter que c'est cinq bonnes mille livres que vous m'ôtez , comme un fou , & que la petite aura en mariage.

LUCIDOR.

Calmez-vous , est-ce cela que vous en espérez ? Hé-bien , je vous en donne douze

16 L'E P R E U V E ,
pour en épouser une autre , & pour vous
dédommager du chagrin que je vous fais.

M^e BLAISE *donne.*

Quoi ? douze mille livres d'argent sec.

LUCIDOR.

Oui , je vous les promets , sans vous ôter
cependant la liberté de vous présenter pour
Angelique ; au contraire , j'exige même que
vous la demandiez à Madame Argante , je
l'exige , entendez-vous ; car si vous plaisez
à Angelique , je serois très-fâché de la
priver d'un homme qu'elle aimeroit.

M^e BLAISE *se frottant les
yeux de surprise.*

Eh mais , c'est comme un Prince qui
parle , douze mille livres ? les bras m'en
tombent , je ne sçauois me l'avoir ; allons ,
Monsieur , boutés-vous-là , que je me profi-
terne devant vous , ni plus ni moins que
devant un prodige.

LUCIDOR.

Il n'est pas nécessaire , point de compli-
mens , je vous tiendrai parole.

M^e BLAISE.

Après que j'ons été si mal appris , si bru-
tal.

COMEDIE. 17

tal. Eh ! dites-moi, Roi que vous êtes, si par aventure, Angelique me chérit, j'aurons donc la femme & les douze mille francs avec f

LUCIDOR.

Ce n'est pas tout-à-fait cela, écoutez-moi, je prétends, vous dis-je, que vous vous proposiez pour Angelique, indépendamment du mari que je lui offrirai ; si elle vous accepte, comme alors je n'aurai fait aucun tort à votre amour, je ne vous donnerai rien ; si elle vous refuse, les douze mille francs sont à vous.

M. BLAISE.

Alle me refusera, Monsieur, alle me refusera ; le Ciel m'en fera la grace à cause de vous, qui le désirez.

LUCIDOR.

Prenez garde, je vois bien qu'à cause des douze mille francs, vous ne demandez déjà pas mieux que d'être refusé.

M. BLAISE.

Hélas ! peut-être bien que la somme m'a tourdit un petit brin ; j'en fis friand, je le confesse, alle est si consolante.

B

Je mets cependant encore une condition à notre marché, c'est que vous feigniez de l'empressement pour obtenir Angelique, & que vous continuiez de parolre amoureux d'elle.

M^r. BLAISE.

Oui, Monsieur, je serons fidèle à ça, mais j'ons bonne esperance de n'être pas dalgne d'elle, & mêmeement j'avons opinion si elle oloit, qu'elle vous aimeroit plus que parsonne.

LUCIDOR.

Moi, Maître Blaise, vous me surprenez, je ne m'en suis pas apperçu, vous vous trompez; en tout cas, si elle ne veut pas de vous, souvenez-vous de lui faire ce petit reproche-là, je serois bien-aïse de savoir ce qui en est par pure curiosité.

M^r. BLAISE.

En n'y manquera pas, en li reprochera devant vous drès que Monsieur le commande.

LUCIDOR.

Et comme je ne vous crois pas mal à propos glorieux, vous me ferez plaisir aussi

COMEDIE. 19

de jeter vos vûes sur Lisette, que sans compter les douze mille frans, vous ne vous repentirez pas d'avoir choisi, je vous en avertis.

M. BLAISE.

Hélas ! il n'y a qu'à dire, en se revivra iton sur elle, je l'aimerai par mortification.

LUCIDOR.

J'avoue qu'elle sert Madame Argante, mais elle n'est pas de moindre condition que les autres filles du Village.

M. BLAISE.

Eh voirement, elle en est née native.

LUCIDOR.

Jeune & bien faite d'ailleurs.

M. BLAISE.

Charimante, Monsieur varra l'appetit que je prends déjà pour elle.

LUCIDOR.

Mais je vous ordonne une chose, c'est de ne lui dire que vous l'aimez qu'après qu'Angelique se sera expliquée sur votre compte, il ne faut pas que Lisette sçach vos desseins auparavant.

Bij

Laissez faire à Blaise en li parlant, je li
dirai des propos où elle ne comprendra rin ;
la vela, vous plaît-il que je m'en aille.

LUCIDOR.

Rien ne vous empêche de rester.

S C E N E I I I.

LUCIDOR, BLAISE, LISETTE.

LISETTE.

J E viens d'apprendre, Monsieur, par le
petit garçon de notre Vigneron, qu'il
vous étoit arrivé une visite de Paris.

LUCIDOR.

Oui, c'est un de mes amis qui vient me
voir.

LISETTE.

Dans quel appartement du Château sou-
haitiez-vous qu'on le loge ?

COMÉDIE.

27

LUCIDOR.

Nous verrons quand il sera revenu de l'Hôtellerie où il est retourné, où est Angelique, Lisette.

LISETTE.

Il me semble l'avoir vûe dans le Jardin, qui s'amusoit à cueillir des fleurs.

LUCIDOR *en montrant Blaise*.

Voici un homme qui est de bonne volonté pour elle, qui a grande envie de l'épouser, & je lui demandois si elle avoit de l'inclination pour lui; qu'en pensez-vous?

M^r BLAISE.

Oui, de quel avis êtes-vous touchant sa belle Brunette, ma mie.

LISETTE.

Eh mais, autant que j'en puis juger, mon avis est que jusqu'ici elle n'a rien dans le cœur pour vous.

M^r BLAISE *guayement*.

Rien du tout, c'est ce que je disois? que Mademoiselle Lisette a de jugement!

22 L'ÉPREUVE,

LISETTE.

Ma réponse n'a rien de trop flatteur ;
mais je ne sçaurois en faire une autre.

M^r BLAISE *cavalierement*.

Cet elle-là est belle & bonne , & je m'y
accorde. J'aime qu'on soit franc , & en ef-
fet , quel mérite avons-je pour li plaire à
cette enfant ?

LISETTE.

Ce n'est pas que vous ne valiez votre
prix , Monsieur Blaise , mais je crains que
Madame Argante ne vous trouve pas as-
sez de bien pour la fille.

M^r BLAISE *en riant*.

Ça est vrai , pas assez de bien , puis vous
allez , mieux vous dites.

LISETTE.

Vous me faites rire avec votre air joyeux.

LUCIDOR.

C'est qu'il n'espère pas grand-chose.

M^r BLAISE.

Oui , vela ce que c'est , & pis , tout ce

COMEDIE. 23

qui vient je le prens. (*A Lisette.*) le biau
brin de fille que vous êtes.

LISETTE.

La tête lui tourne , ou il y a là quelque
chose que je n'entends pas.

M^r BLAISE.

Stependant je me baillerai bian du tour-
ment pour avoir Angelique , & il en pour-
ra venir que je l'aurons , ou bian que je ne
l'aurons pas , faut mettre les deux pour de-
viner juste.

LISETTE *en riant.*

Vous êtes un très-grand devin.

LUCIDOR.

Quoiqu'il en soit , j'ai aussi un parti à
lui offrir , mais un très-bon parti , il s'agit
d'un homme du monde , & voilà pourquoi
je m'informe si elle n'aime personne.

LISETTE.

Dès que vous vous mêlez de l'établir ,
je pense bien qu'elle s'en tiendra-là.

LUCIDOR.

Adieu Lisette , je vais faire un tour dans
la grande allée ; quand Angelique sera ve-

24 L'ÉPREUVE.
rue, je vous prie de m'en avertir. Soyez
persuadée, à votre égard, que je ne m'en
retournerai point à Paris sans récompenser
le zèle que vous m'avez marqué.

LISETTE.

Vous avez bien de la bonté, Monsieur.

LUCIDOR à Blaise en s'en allant
et à part.

Ménagez vos termes avec Lisette, M^r Blaise.

M^r BLAISE.

Aussi fais-je, je n'y mets pas le sens com-
mun.

SCÈNE IV.

M^r BLAISE, LISETTE.

LISETTE.

C'EST Monsieur Lucidor a le meilleur
cœur du monde.

M^r BLAISE.

Oh, un cœur magnifique, un cœur tout
d'or ; au surplus, comment vous portez-
vous, Mademoiselle Lisette ?

LISETTE.

COMEDIE. 25

LISETTE *riant.*

Hé , què voulez-vous dire avec votre compliment , Maître Blaise , vous tenez depuis un moment des discours bien étranges.

M^r BLAISE.

Oui , j'ons des manieres fantaxes , & ça vous étonne , n'est-ce pas , je m'en doute bien ,

& par réflexion.

Que vous êtes agriable.

LISETTE.

Que vous êtes original avec votre agréable ? Comme il me regarde ; en vérité vous extrayaguez.

M^r BLAISE.

Tout au contraire , c'est ma prudence qui vous contemple.

LISETTE.

Hé-bien , contemplez , voyez , ai-je aujourd'hui le visage autrement fait que je ne l'avois hier ?

M^r BLAISE.

Non ; c'est moi qui le vois mieux que de costume ; il est tout nouveau pour moi.

C

LISETTE *voulant s'en aller;*

Eh, que le Ciel vous bénisse!

M^r BLAISE *l'arrêtant.*

Attendez donc?

LISETTE.

Eh, que me voulez-vous? C'est se moquer que de vous entendre; on dirait que vous m'en contez; je sais bien que vous êtes un Fermier à votre aise, & que je ne suis pas pour vous, de quoi s'agit-il donc?

M^r BLAISE.

De m'acouter sans y voir goutte, & de dire à part vous, ouais, faut qu'il y ait un secret à ça.

LISETTE.

Et à propos de quoi un secret, vous ne me dites rien d'intelligible.

M^r BLAISE.

Non, c'est fait exprès, c'est résolu,

LISETTE.

Voilà qui est bien particulier; ne recherchez-vous pas Angelique?

COMEDIE.

27

M^r BLAISE.

Ça est itou conclu.

LISETTE.

Plus je rêve & plus je m'y perds.

M^r BLAISE.

Faut que vous vous y perdials.

LISETTE.

Mais pourquoi me trouver si agréable ;
par quel accident le remarquez-vous ? Plus
qu'à l'ordinaire. Jusqu'ici vous n'avez pas
pris garde si je l'étois ou non. Croirai-je
que vous êtes tombé subitement amoureux
de moi, je ne vous en empêche pas.

M^r BLAISE *vite & vivement.*

Je ne dis pas que je vous aime.

LISETTE, *criant.*

Que dites-vous donc ?

M^r BLAISE.

Je ne dis pas que je ne vous aime point ;
ni l'un ni l'autre, vous m'en êtes témoin ;
j'ons donné ma parole, je marche droit en
besogne, voyez-vous, il n'y a pas à rire à
ça ; je ne dis rin, mais je pense, & je vais
répétant, que vous êtes agréable.

C ij

L I S E T T E *louchée & le regardant.*

Je vous regarde à mon tour, & si je ne me figurois pas que vous êtes timbré, en vérité, je soupçonnerois que vous ne me haïssez pas.

M^r B L A I S E.

Oh, soupçonnez, croyez, persuadez-vous, il n'y aura pas de mal, pourvu qu'il n'y ait pas de ma faute, & que ça vienne de vous toute seule, sans que je vous aide.

L I S E T T E.

Qu'est-ce que cela signifie?

M^r B L A I S E.

Et même, à vous permis de m'aimer, par exemple j'y consens encore; si le cœur vous y porte; ne vous retenez pas, je vous lâche la bride là-dessus; il n'y aura rien de perdu.

L I S E T T E.

Le plaisant compliment! Eh! quel avantage en tirerois-je?

M^r B L A I S E.

Oh-dame, je suis bridé, moi, ce n'est pas comme vous, je ne saurois parler plus clair;

C O M E D I E. 29

voicy venir Angelique , laissez-moi-ly.
toucher un petit mot d'affection , sans que
ça empêche que vous foyez gentille.

L I S E T T E.

Ma foi , votre tête est dérangée , Mon-
sieur Blaise , je n'en rabats rien.

S C E N E V.

ANGELIQUE , LISETTE , BLAISE.

ANGELIQUE *un bouquet
à la main.*

B On jour , Monsieur Blaise , est-il vrai ,
Lisette , qu'il est venu quelqu'un de
Paris pour Monsieur Lucidor ?

L I S E T T E.

Oui , à ce que j'ai scu.

ANGELIQUE.

Dit-on que ce soit pour l'emmener à Pa-
ris qu'on est venu.

L I S E T T E.

C'est ce que je ne sçais pas , Monsieur
Lucidor ne m'en a rien appris.

C. iiij.

50 L'ÉPREUVE,

M^r BLAISE.

Il n'y pas d'apparence, il veut auparavant vous marier dans l'opulence, à ce qu'il dit.

ANGÉLIQUE.

Me marier, Monsieur Blaise, & à qui donc, s'il vous plaît?

M^r BLAISE.

La personne n'a pas encore de nom.

LISETTE.

Il parle vraiment d'un très-grand mariage; il s'agit d'un homme du monde, & il ne dit pas qui c'est, ni d'où il viendra.

ANGÉLIQUE *d'un air content*
& discret.

D'un homme du monde qu'il ne nomme pas.

LISETTE.

Je vous rapporte les propres termes.

ANGÉLIQUE.

Hé-bien, je n'en suis pas inquiète, on le connoîtra tôt ou tard.

M^r BLAISE.

Ce n'est pas moi toujours.

COMEDIE. 31

ANGELIQUE.

Oh, je le crois bien, ce seroit là un beau mystère, vous n'êtes qu'un homme des champs, vous.

M^e BLAISE.

Stapendant j'ons mes prétentions itou, mais je ne me cache pas, je dis mon nom, je me montre, en publiant, que je fis amoureux de vous, vous le sçavez bien.

Lisette leve les épaules.

ANGELIQUE.

Je l'avois oublié.

M^e BLAISE.

Me vela pour vous en aviser derechef, vous souciez-vous un peu de ça, Mademoiselle Angelique ?

Lisette boude.

ANGELIQUE.

Hélas ! guierre.

M^e BLAISE.

Guierre, c'est toujours quenque chose ; prenez-y garde au moins, car je vais me douter, sans façon, que je vous plais.

C iij

32 L'ÉPREUVE,
ANGÉLIQUE.

Je ne vous le conseille pas, Monsieur
Blaise; car il me semble que non.

M^r BLAISE.

Ah, bon ça, vela qui se comprend,
c'est pourtant fâcheux, voyez-vous, ça
me chagrîne, mais n'importe, ne vous
gênez pas, je revienrai tantôt pour sça-
voir si vous désirez que j'en parle à Ma-
dame Argante, ou s'il faudra que je m'en
taise; rumeinez ça à part, vous, & faites à
votre guise, bon jour,

Et à Lisette à part.

Que vous êtes avenante!

LISETTE *en colère.*

Quelle cervelle?

SCÈNE VI.
LISETTE, ANGÉLIQUE.
ANGÉLIQUE.

Héureusement, je ne crains pas son
amour, quand il me demanderoit à ma
mère, il n'en fera pas plus avancé.

LISETTE.

Lui, c'est un conteur de de Sornette, qui ne convient pas à une fille comme vous.

ANGELIQUE.

Je ne l'écoute pas ; mais dis-moi , Lisette , Monsieur Lucidor parle donc sérieusement d'un mari ?

LISETTE.

Mais d'un mari distingué , d'un établissement considérable.

ANGELIQUE.

Très-considérable , si c'est ce que je soupçonne.

LISETTE.

Eh , que soupçonnez-vous ?

ANGELIQUE.

Oh , je rougirois trop , si je me trompois.

LISETTE.

Ne seroit-ce pas lui , par hasard , que vous vous imaginez être l'homme en question , tout grand Seigneur qu'il est par ses richesses ?

Bon, lui, je ne sçais pas seulement moi-même ce que je veux dire, on rêve, on promène sa pensée, & puis c'est tout; on le verra, ce mari, je ne l'épouserai pas sans le voir.

LISETTE.

Quand ce ne seroit qu'un de ses amis, ce seroit toujours une grande affaire; à propos, il m'a recommandé d'aller l'avertir quand vous seriez venue, & il m'attend dans l'allée.

ANGELIQUE.

Eh, va donc, à quoi t'amuses-tu là? pardi tu fais bien les commissions qu'on te donne, il n'y fera peut-être plus.

LISETTE.

Tenez, le voilà lui-même.



SCENE. VIL.

ANGELIQUE, LUCIDOR,
LISETTE.

LUCIDOR.

Y A-t'il long-tems que vous êtes ici An-
gelique ?

ANGELIQUE.

Non, Monsieur, il n'y a qu'un moment
que je sçais que vous avez envie de me par-
ler, & je la querellois de ne me l'avoir pas
dit plutôt.

LUCIDOR.

Oui, j'ai à vous entretenir d'une chose
assez importante.

LISETTE.

Est-ce en secret ? M'en irai-je ?

LUCIDOR.

Il n'y a pas de nécessité que vous restiez.

ANGELIQUE.

Aussi-bien je crois que ma mere aura be-
soin d'elle.

36 L'ÉPREUVE,
LISETTE.

Je me retire donc.

SCÈNE VIII.
LUCIDOR, ANGÉLIQUE.

LUCIDOR *la regardant
attentivement.*

ANGÉLIQUE *en riant.*

A Quoi songez-vous donc en me considérant si fort ?

LUCIDOR.

Je songe que vous embellissez tous les jours.

ANGÉLIQUE.

Ce n'étoit pas de même quand vous étiez malade ; à propos , je sçais que vous aimez les fleurs , & je pensois à vous aussi en cueillant ce petit bouquet ; tenez , Monsieur , prenez-le.

LUCIDOR.

Je ne le prendrai que pour vous le rendre , j'aurai plus de plaisir à vous le voir.

ANGÉLIQUE *prend.*

Et moi à cette heure que je l'ai reçu, je
l'aime mieux qu'auparavant.

LUCIDOR.

Vous ne répondez jamais rien que d'o-
bligéant.

ANGÉLIQUE.

Ah ! cela est si aisé avec de certaines
personnes ; mais que me voulez-vous donc ?

LUCIDOR.

Vous donner des témoignages de l'ex-
trême amitié que j'ai pour vous, à condi-
tion qu'avant tout, vous m'instruirez de l'é-
tat de votre cœur.

ANGÉLIQUE.

Hélas, le compte en sera bien-tôt fait ;
je ne vous en dirai rien de nouveau ; ôtez
notre amitié que vous sçavez bien, il n'y
a rien dans mon cœur, que je sçache ; je
n'y vois qu'elle.

LUCIDOR.

Vos façons de parler me font tant de plai-
sir, que j'en oublie presque ce que j'ai à
vous dire.

Comment faire, vous oublierez donc toujours, à moins que je ne me taise; je ne connois point d'autre secret.

LUCIDOR.

Je n'aime point ce secret-là; mais poursuivons: il n'y a encore environ que sept semaines que je suis ici.

ANGÉLIQUE.

Y a-t'il tant que cela? Que le tems passe vite! Après.

LUCIDOR.

Et je vois quelquefois bien des jeunes gens du Pays qui vous font la cour; lequel de tous distinguez-vous parmi eux? Confiez-moi ce qui en est comme au meilleur ami que vous ayez.

ANGÉLIQUE.

Je ne sçais pas, Monsieur, pourquoi vous pensez que j'en distingue, des jeunes gens qui me font la cour; est-ce que je les remarque? Est-ce que je les vois? ils perdent donc bien leur tems.

COMÉDIE.

39

LUCIDOR.

Je vous crois, Angelique.

ANGELIQUE.

Je ne me souciois d'aucun quand vous êtes venu ici, & je ne m'en soucie pas davantage depuis que vous y êtes, assurément.

LUCIDOR.

Etes-vous aussi indifférente pour Maître Blaise, ce jeune Fermier, qui veut vous demander en mariage, à ce qu'il m'a dit?

ANGELIQUE.

Il me demandera en ce qui lui plaira, mais en un mot tous ces gens-là me déplaisent depuis le premier jour jusqu'au dernier, principalement lui, qui me reprochoit l'autre jour que nous nous parlions trop souvent tous deux, comme s'il n'étoit pas bien naturel de se plaire plus en votre compagnie, qu'en la sienne; que cela est sot!

LUCIDOR.

Si vous ne haïssez pas de me parler, je vous le rends bien, ma chère Angelique; quand je ne vous vois pas, vous me manquez, & je vous cherche.

L'E P R E U V E,
ANGELIQUE.

Vous ne cherchez pas long-tems , car je reviens bien vite , & ne fors guères.

LUCIDOR.

Quand vous êtes revenue , je suis content.

ANGELIQUE.

Et moi , je ne suis pas mélancolique.

LUCIDOR.

Il est vrai , j'avoue avec joie que votre amitié répond à la mienne.

ANGELIQUE.

Oui , mais malheureusement vous n'êtes pas de notre Village , & vous retournerez peut-être bientôt à votre Paris , que je n'aime guères. Si j'étois à votre place , il me viendrait plutôt chercher , que je n'irois le voir.

LUCIDOR,

Eh , qu'importe , que j'y retourne ou non , puisqu'il ne tiendra qu'à vous que nous y soyons tous deux.

C O M E D I E. 41

ANGELIQUE.

Tous deux, Monsieur Lucidor, eh mais, contez-moi donc comme quoi ?

LUCIDOR.

C'est que je vous destine au mari qui y demeure.

ANGELIQUE.

Est-il possible ? Ah ça, ne me trompez pas au moins, tout le cœur me bat ; logez-vous avec vous ?

LUCIDOR.

Oui, Angelique, nous sommes dans la même maison.

ANGELIQUE.

Ce n'est pas assez, je n'ose encore être bien-aise en toute confiance. Quel homme est-ce ?

LUCIDOR.

Un homme très-riche.

ANGELIQUE.

Ce n'est pas là le principal ; après,

D

LUCIDOR.

Il est de mon âge & de ma taille.

ANGÉLIQUE.

Bon, c'est ce que je voulois sçavoir.

LUCIDOR.

Nos caractères se ressemblent, il pense
comme moi.

ANGÉLIQUE.

Toujours de mieux en mieux, que je f'ai-
merai.

LUCIDOR.

C'est un homme tout aussi uni, tout aussi
sans façon que je le suis.

ANGÉLIQUE.

Je n'en veux point d'autre.

LUCIDOR.

Qui n'a ni ambition ni gloire, & qui n'exi-
gèra de celle qu'il épousera, que son
cœur.ANGÉLIQUE *riant*.Il l'aura, Monsieur Lucidor, il l'aura,
il l'a déjà; je l'aime autant que vous, ni
plus, ni moins.

COMEDIE.

23.

LUCIDOR.

Vous aurez le sien , Angelique ; je vous en assure , je le connois , c'est tout comme , s'il vous le disoit lui-même.

ANGELIQUE.

Eh , sans doute , & moi je réponds aussi comme si il étoit là.

LUCIDOR.

Ah , que de l'honneur dont il est , vous allez le rendre heureux !

ANGELIQUE.

Ah , je vous promets bien qu'il ne sera pas heureux tout seul.

LUCIDOR.

Adieu , ma chere Angelique ; il me tarde d'entretenir votre mere , & d'avoir son consentement. Le plaisir que me fait ce mariage ne me permet pas de différer davantage ; mais avant que je vous quitte , acceptez de moi ce petit présent de Nôce , que j'ai droit de vous offrir , suivant l'usage , & en qualité d'ami ; ce sont de petits bijoux que j'ai fait venir de Paris.

D ij

44 L'ÉPREUVE,
ANGÉLIQUE.

Et moi, je les prends, parce qu'ils y retourneront avec vous, & que nous y serons ensemble; mais il ne falloit point de bijoux, c'est votre amitié qui est le véritable.

LUCIDOR.

Adieu, belle Angélique, votre mari ne tardera pas à paroître.

ANGÉLIQUE.

Courez donc, afin qu'il vienne plus vite.

SCÈNE IX.

ANGÉLIQUE, LISETTE.

LISETTE.

HÉ-bien, Mademoiselle, êtes-vous instruite? A qui vous marie-t-on?

ANGÉLIQUE.

A lui, ma chère Lisette, à lui-même; & je l'attends.

COMÉDIE.

45

LISETTE.

A lui, dites-vous ? Et quel est donc cet homme qui s'appelle lui par excellence ? Est-ce qu'il est ici ?

MARIANNE.

Et, tu as dû le rencontrer ; il va trouver ma mère.

LISETTE.

Je n'ai vu que Monsieur Lucidor, & ce n'est pas lui qui vous épouse.

ANGELIQUE.

Eh si fait, voilà vingt fois que je te le répète ; si tu sçavois comme nous nous sommes parlé, comme nous nous entendions bien sans qu'il ait dit : C'est moi ; mais cela étoit si clair, si clair, si agréable, si tendre.

LISETTE.

Je ne l'aurois jamais imaginé, mais le voici encore.



SCÈNE X.

LUCIDOR, FRONTAIN, LISETTE,
ANGÉLIQUE.

LUCIDOR.

J'É reviens, belle Angélique; en allant chez votre mère, j'ai trouvé Monsieur qui arrivoit, & j'ai cru qu'il n'y avoit rien de plus pressé que de vous l'amener; c'est lui, c'est ce mari pour qui vous êtes si favorablement prévenue, & qui, par le rapport de nos caractères, est en effet un autre moi-même; il m'a apporté aussi le portrait d'une jeune & jolie personne qu'on veut me faire épouser à Paris.

Il le lui présente.

Jetez les yeux dessus: comment le trouvez-vous?

ANGÉLIQUE *d'un air mourant*
le repousse.

Je ne m'y connois pas.

LUCIDOR.

Adieu, je vous laisse ensemble, & je
sours chez Madame Argante.

Il s'approche d'elle.

Etes-vous contente ?

*Angelique, sans lui répondre, tire la boîte
de bijoux, & la lui rend sans le regarder ; elle
la met dans sa main, & il s'arrête comme sur-
prise, & sans la lui remettre, après quoi il
sort.*

S C E N E X I.

ANGELIQUE, FRONTAIN,
LISETTE.

ANGELIQUE *reste immobile ; Lisette
tourne autour de Frontain avec surprise,
& Frontain paroît embarrassé.*

FRONTAIN.

M Ademoiselle, l'étonnante immorta-
lité où je vous vois, intimide extrê-
mement mon inclination naissante ; vous me

48 L'ÉPREUVE,
découragez tout-à-fait, & je sens que je
perds la parole.

L I S E T T E.

Mademoiselle est immobile, vous, muet,
& moi stupéfaite; j'ouvre les yeux, je re-
garde, & je n'y comprends rien.

A N G E L I Q U E *tristement.*

Lisette, qui est-ce qui l'auroit cru?

L I S E T T E.

Je ne le crois pas, moi qui le vois.

F R O N T A I N.

Si la charmante Angelique daignoit seu-
lement jeter un regard sur moi, je crois
que je ne lui ferois point de peur, & peut-
être y reviendrait-elle : on s'accoutume ai-
sément à me voir, j'en ai l'expérience; es-
sayez-en.

A N G E L I Q U E *sans le regarder.*

Je ne sçaurois; ce sera pour une autre
fois : Lisette, tenez compagnie à Mon-
sieur, je lui demande pardon, je ne me sens
pas bien, j'étouffe, & je vais me retirer
dans ma chambre.

SCÈNE

SCENE XII.
FRONTAIN, LISETTE.

FRONTAIN *à part.*

M On mérite a manqué son coup.

LISETTE *à part.*

C'est Frontain, c'est lui-même.

FRONTAIN *les premiers mots
à part.*

Voici le plus fort de ma besogne ici ; mais
mie, que dois-je conjecturer d'un aussi lang
goureux accueil ?

Elle ne répond pas, & le regarde.

Il continue.

Hé-bien, répondez donc ? Allez-vous
me dire aussi que ce sera pour une autre
fois ?

LISETTE.

Monsieur, ne t'ai-je pas vu quelque
part ?

E

Comment donc ? Ne t'ai-je pas vu quelque-part ? Ce Village-ci est bien familier,

LISETTE *à part les premiers mots.*

Est-ce que je me tromperois ? Monsieur, excusez-moi ; mais n'avez-vous jamais été à Paris chez une Madame Dorman, où j'étois ?

FRONTAIN.

Qu'est-ce que c'est que Madame Dorman ? Dans quel quartier ?

LISETTE.

Du côté de la Place Maubert, chez un Marchand de Café, au second.

FRONTAIN.

Une Place Maubert, une Madame Dorman, un second, non mon enfant, je ne connois point cela, & je prends toujours mon Café chez moi.

LISETTE.

Je ne dis plus mot, mais j'avoue que je vous ai pris pour Frontain, & il faut que

je ne fasse toute la violence du monde pour
m'imaginer que ce n'est point lui.

FRONTAIN.

Frontain, mais c'est un nom de Valet.

LISETTE.

Oui, Monsieur, & il m'a semblé que c'é-
toit toi. . . . Que c'étoit vous, dis-je?

FRONTAIN.

Quoi? toujours des tu, & des toi, vous
me laissez à la fin.

LISETTE.

J'ai tort, mais tu lui ressembles si fort, . . .
Eh, Monsieur, pardon. Je retombe tou-
jours; quoi? tout de bon, ce n'est pas
toi. . . . Je veux dire, ce n'est pas vous.

FRONTAIN *vient*.

Je crois que le plus court est d'en dire
moi-même; allez, ma fille, un homme
moins raisonnable & de moindre étoffe, se
fâcherait; mais je suis trop au-dessus de vo-
tre méprise, & vous me divertiriez beau-
coup; n'étoit le désagrément qu'il y
d'avoir une physionomie commune avec ce
coquin-là. La nature pouvoit se passer de

E ij

52 L'ÉPREUVE,
lui donner le double de la mienne ; & c'est
un affront qu'elle m'a fait , mais ce n'est
pas votre faute ; parlons de votre Maîtresse.

L I S E T T E.

Oh , Monsieur , n'y ayez point de re-
gret ; celui pour qui je vous prenois est un
garçon fort aimable , fort amusant , plein
d'esprit , & d'une très-jolie figure.

F R O N T A I N.

J'entends bien , la copie est parfaite.

L I S E T T E.

Si parfaite , que je n'en reviens point ,
& tu serois le plus grand maraud ,
Monsieur , je me brouille encore , la res-
semblance m'emporte.

F R O N T A I N.

Ce n'est rien , je commence à m'y faire ,
ce n'est pas à moi à qui vous parlez.

L I S E T T E.

Non , Monsieur , c'est à votre copie , &
je voulois dire qu'il auroit grand tort de me
tromper ; car je voudrois de tout mon cœur
que ce fût lui ; je crois qu'il m'aîmoit , &
je le regrette.

COMEDIE 53.

FRONTAIN.

Vous avez raison, il en valoit bien la peine ; & *à part*. Que cela est flatteur !

LISETTE.

Voilà qui est bien particulier ; à chaque fois que vous parlez , il me semble l'entendre.

FRONTAIN.

Vraiment, il n'y a rien là de surprenant ; dès qu'on se ressemble , on a le même son de voix , & volontiers les mêmes inclinations ; il vous aimoit , dites-vous , & je ferois comme lui , sans l'extrême distance qui nous sépare.

LISETTE.

Hélas , je me réjouissois en croyant l'avoir retrouvé.

FRONTAIN *à part le premier mot*.

Oh ? . . . Tant d'amour sera récompensé , ma belle enfant ; je vous le prédis ; en attendant , vous ne perdrez pas tout , je m'intéresse à vous , & je vous rendrai service ; ne vous mariez point sans me consulter.

E ïij

Je sçais garder un secret ; Monsieur, dites-moi si c'est toi ?

FRONTAIN *en s'en allant.*

Allons, vous abusez de ma bonté ; il est tems que je me retire ; [*& après.*]
Ouf, le rude assaut !

SCENE XIII.

LISETTE *un moment seule.*

M^r BLAISE.

LISETTE.

JE m'y suis pris de toutes façons, & ce n'est pas lui sans doute, mais il n'y a jamais rien eu de pareil : quand ce seroit lui au reste, Maître Blaise est bien un autre parti, si il m'aime.

M^r BLAISE.

Hé bien, fillette, à quoi en fais-je avec Angelique ?

LISETTE.

Au même état où vous étiez tantôt.

M^r BLAISE *en riant*.

Hé mais, tampire, ma grande fille.

LISETTE.

Ne me direz-vous point ce que peut signifier le tampus que vous dites en riant ?

M^r BLAISE.

C'est que je ris de tout, mon poulet.

LISETTE.

En tous cas, j'ai un avis à vous donner ; c'est qu'Angelique ne paroît pas disposée à accepter le mari que Monsieur Lucidor lui destine, & qui est ici, & que si dans ces circonstances, vous continuez à la rechercher, apparemment vous l'obtiendrez.

M^r BLAISE *tristement*.

Croyez-vous ? eh mais, tant-mieux.

LISETTE.

Oh, vous m'impatientez avec vos tant-mieux si tristes, & vos tampus si gaillards, & le tout en m'appellant ma grande fille,

E iiiij

56 L'E P R E U V E ,
& mon poulet ; il faut , s'il vous plaît , que
j'en aye le cœur net , Monsieur Blaise , pour
la dernière fois , est-ce que vous m'aimez ?

M^r B L A I S E .

Il n'y a pas encore de réponse à ça .

L I S E T T E .

Vous vous moquez donc de moi ?

M^r B L A I S E .

Vela une mauvaise pensée .

L I S E T T E .

Avez-vous toujours dessein de deman-
der Angelique en mariage ?

M^r B L A I S E ,

Le micmac le requiert .

L I S E T T E .

Le micmac , & si on vous la refuse , en-
ferez-vous fâché ?

M^r B L A I S E *riant* .

Oui da .

L I S E T T E .

En vérité , dans l'incertitude où vous me
tenez de vos sentimens , que voulez-vous

C O M E D I E. 57

que je réponde aux douceurs que vous m'adites ? Mettez-vous à ma place ?

M^r BLAISE.

Boutez-vous à la mienne.

L I S E T T E.

Eh, quelle est-elle ? car si vous êtes de bonne foi, si effectivement vous m'aimez.

M^r BLAISE *riant*.

Oui, je suppose.

L I S E T T E.

Vous jugez bien que je n'aurois pas le cœur ingrat.

M^r BLAISE *riant*.

Hé hé hé hé Lorgnez-moi un peu que je voye si ça est vrai.

L I S E T T E.

Qu'en ferez-vous ?

M^r BLAISE.

Hé hé Je le garde. La gentille enfant, quel dommage de laisser ça dans la peine !

L I S E T T E.

Quelle obscurité ! Voilà Madame Argante & Monsieur Lucidor, il est apparemment question du mariage d'Angelique avec l'amant qui lui est venu ; la mere voudra qu'elle l'épouse ; & si elle obéit, comme elle y fera peut-être obligée, il ne sera plus nécessaire que vous la demandiez, ainsi retirez-vous, je vous prie.

M. B L A I S E.

Oui, mais je fis d'obligation aussi de revenir voir ce qui en est, pour me comporter à l'avenir.

L I S E T T E *fâchée.*

Encore, oh votre énigme est d'une impertinence qui m'indigne.

M. B L A I S E *riant & s'en allant.*

C'est pourtant douze mille frans qui vous fâchent.

L I S E T T E *le voyant aller.*

Douze mille frans, où va-t'il prendre ce qu'il dit là ? Je commence à croire qu'il y a quelque motif à cela.

SCENE XIV.

M^{de} ARGANTE, LUCIDOR,
FRONTAIN, LISETTE.

M^{de} ARGANTE, *en*
entrant à Frontain.

EH, Monsieur, ne vous rebutez point,
il n'est pas possible qu'Angelique ne se
rende; il n'est pas possible.

A Lisette.

Lisette, vous étiez présente quand Mon-
sieur a vu ma fille; est-il vrai qu'elle ne l'ait
pas bien reçu? Qu'a-t'elle donc dit? Par-
lez, a-t'il lieu de se plaindre?

LISETTE.

Non, Madame, je ne me suis point ap-
perçu de mauvaise réception; il n'y a eu
qu'un étonnement naturel à une jeune &
honnête fille, qui se trouve, pour ainsi
dire, mariée dans la minute; mais pour le
peu que Madame la rassure & s'en mêle,
il n'y aura pas la moindre difficulté.

60 L'ÉPREUVE,

LUCIDOR.

Lisette a raison, je pense comme elle.

M^{re} ARGANTE.

Eh, sans doute, elle est si jeune & si innocente.

FRONTAIN.

Madame, le mariage en impromptu, étonne l'innocence, mais ne l'afflige pas, & votre fille est allée se trouver mal dans sa chambre.

M^{re} ARGANTE.

Vous verrez, Monsieur, vous verrez... allez Lisette, dites-lui que je lui ordonne de venir tout-à-l'heure. Amenez-la ici ; partez.

A Frontain.

Il faut avoir la bonté de lui pardonner. Ces premiers mouvemens-là, Monsieur, ce ne sera rien.

LISETTE *part.*

FRONTAIN.

Vous avez beau dire, on a eu tort de m'exposer à cette aventure-ci ; il est fâcheux à un galant homme à qui tout Paris jette les

COMEDIE. 61

filles à la tête, & qui les refuse toutes, de venir lui-même essayer les dédains d'une jeune citoyenne de Village, à qui on ne demande précisément que sa figure en mariage, votre fille me convient fort; & je rends grace à mon ami de me l'avoir retenu; mais il falloit, en m'appellant, me tenir la main si presse, & si disposée, que je n'eusse qu'à tendre la mienne pour la recevoir; point d'autre cérémonie.

LUCIDOR.

Je n'ai pas dû deviner l'obstacle qui se présente.

M^{le} ARGANTE.

Eh, Messieurs, un peu de patience; regardez-la dans cette occasion-ci comme un enfant.



SCÈNE XV.

LUCIDOR, FRONTAIN,
ANGÉLIQUE, LISETTE.

M^{de} ARGANTE.

M^{de} ARGANTE.

Approchez, Mademoiselle, approchez,
n'êtes-vous pas bien sensible à l'hon-
neur que vous fait Monsieur, de venir vous
épouser, malgré votre peu de fortune, &
la médiocrité de votre état ?

FRONTAIN.

Rayons le mot d'honneur, mon amour
& ma galanterie le désapprouvent.

M^{de} ARGANTE.

Non, Monsieur, je dis la chose comme
elle est ; répondez, ma fille.

ANGÉLIQUE.

Ma mère.....

M^{de} ARGANTE.

Vite donc.

COMEDIE. 63

FRONTAIN.

Point de ton d'autorité, sinon je reprends
mes bottes & monte à cheval.

A Angelique.

Vous ne m'avez point encore regardé,
fille aimable, vous n'avez point encore vu
personne, vous la rebutez sans la connoi-
tre, voyez-la pour la juger.

ANGELIQUE

Monsieur,

M^{de} ARGANTE.

Monsieur, ma mere, levez la tête.

FRONTAIN.

Silence, maman, voilà une réponse en-
tannée.

LISETTE.

Vous êtes trop heureuse, Mademoisel-
le, il faut que vous soyez née coiffée.

ANGELIQUE *vivement.*

En tout cas, je ne suis pas née babil-
larde.

LEPREUVE,
FRONTAIN.

Vous n'en êtes que plus rare ; allons ;
Mademoiselle , reprenez haleine , & pro-
noncez.

M^{de} ARGANTE.

Je dévore ma colere.

LUCIDOR.

Que je suis mortifié !

FRONTAIN à *Angelique*.

Courage , encore un effort pour ache-
ver.

ANGELIQUE.

Monsieur , je ne vous connois point.

FRONTAIN.

La connoissance est si tôt faite en maria-
ge ; c'est un Pays où l'on va si vite.

M^{de} ARGANTE.

Comment étourdie , ingrata que vous
êtes ?

FRONTAIN.

Ah ah , Madame Argante , vous avez
le Dialogue d'une rudesse insoutenable.

M^{de}

M^{re} ARGANTE.

Je fors, je ne pourrois pas me retenir, mais je la desherite, si elle continue de répondre aussi mal aux obligations que nous vous avons, Messieurs. Depuis que Monsieur Lucidor est ici, son séjour n'a été marqué pour nous que par des bienfaits. Pour comble de bonheur, il procure à ma fille un mari tel, qu'elle ne pouvoit pas l'espérer, ni pour le bien, ni pour le rang, ni pour le mérite.

FRONTAIN.

Tout doux, appuyez légèrement sur le dernier.

M^{re} ARGANTE.

Et merci de ma vie, qu'elle l'accepte, ou je la renonce.



SCÈNE XVI.

LUCIDOR, FRONTAIN,

ANGÉLIQUE.

LISETTE.

LISETTE.

EN vérité, Mademoiselle, on ne sauroit vous excuser; attendez-vous qu'il vous vienne un Prince?

FRONTAIN.

Sans vanité, voici mon apprentissage; en fait de refus, je ne connoissois pas cet affront-là.

LUCIDOR.

Vous sçavez, belle Angélique, que je vous ai d'abord consulté sur ce mariage; je n'y ai pensé que par zèle pour vous, & vous m'en avez paru satisfaite.

ANGÉLIQUE.

Oui, Monsieur, votre zèle est admirable, c'est la plus belle chose du monde,

COMÉDIE. 67

& j'ai tort , je suis une étourdie , mais laissez-moi dire. A cette heure que ma mère n'y est plus , & que je suis un peu plus hardie , il est juste que je parle à mon tour , & je commence par vous , Lisette , c'est que je vous prie de vous taire , entendez-vous ; il n'y a rien ici qui vous regarde ; quand il vous viendra un mari , vous en ferez ce qui vous plaira , sans que je vous en demande compte , & je ne vous dirai point sotement ni que vous êtes née coiffée , ni que vous êtes trop heureuse , ni que vous attendez un Prince , ni d'autres propos aussi ridicules que vous m'avez tenus , sans sçavoir ni quoi , ni qu'est-ce.

FRONTAIN.

Sur la part je devine la mienne.

ANGELIQUE.

La vôtre est toute pressée , Monsieur , vous êtes honnête homme , n'est-ce pas ?

FRONTAIN.

C'est en quoi je brille.

ANGELIQUE.

Vous ne voudrez pas causer du chagrin

F ij

à une fille qui ne vous a jamais fait de mal,
cela seroit cruel & barbare.

FRONTAIN.

Je suis l'homme du monde le plus hu-
main, vos pareilles en ont mille preuves.

ANGELIQUE.

C'est bien fait, je vous dirai donc, Mon-
sieur, que je serois mortifiée s'il falloit vous
aimer, le cœur me le dit, on sent cela,
non que vous ne soyez fort aimable,
pourvu que ce ne soit pas moi qui vous
aime, je ne finirai point de vous louer
quand ce sera pour un autre; je vous
prie de prendre en bonne part ce que je vous
dis là, j'y vais de tout mon cœur, ce n'est
pas moi qui ai été vous chercher une fois;
je ne songeois pas à vous, & si je l'avois
pu, il ne m'en auroit pas plus coûté de vous
crier: ne venez pas, que de vous dire, al-
lez-vous-en.

FRONTAIN.

Comme vous me le dites!

ANGELIQUE.

Oh sans doute, & le plutôt sera le mieux,
mais que vous importe? vous ne manqué-

COMEDIE. 69

rez pas de filles ; quand on est riche , on en a tant qu'on veut , à ce qu'on dit , au lieu que naturellement je n'aime pas l'argent ; j'aimerois mieux en donner que d'en prendre ; c'est-là mon humeur.

FRONTAIN.

Elle est bien opposée à la mienne ; à quelle heure voulez-vous que je parte ?

ANGELIQUE.

Vous êtes bien honnête ; quand il vous plaira , je ne vous retiens point , il est tard à cette heure , mais il fera beau demain.

FRONTAIN à Lucidor.

Mon grand ami , voilà ce qu'on appelle un congé bien conditionné ; & je le reçois , sauf vos conseils , qui me régleront là-dessus cependant ; ainsi , belle ingratitude , je dis ferez encore mes derniers adieux.

ANGELIQUE.

Quoi , Monsieur , ce n'est pas fait , pardi ; vous avez bon courage.

Et quand il est parti.

Votre ami n'a guères de cœur , il me demande à quelle heure il partira , & il reste.

SCENE XVII.

LUCIDOR, ANGÉLIQUE,
LISETTE.

LUCIDOR.

IL n'est pas si aisé de vous quitter, Angélique ; mais je vous débarrasserai de lui.

LISETTE.

Quelle perte ! un homme qui lui faisoit sa fortune.

LUCIDOR.

Il y a des antipathies insurmontables ; si Angélique est dans ce cas-là , je ne m'étonne point de son refus , & je ne renonce pas au projet de l'établir avantageusement.

ANGÉLIQUE.

Eh, Monsieur, ne vous en mêlez pas , il y a des gens qui ne font que nous porter guignon.

LUCIDOR.

Vous porter guignon avec les intentions

COMEDIE. 71
que j'ai, & qu'avez-vous à reprocher à
mon amitié ?

ANGELIQUE *à part les
premiers mots.*

Son amitié, le méchant homme.

LUCIDOR.

Dites-moi de quoi vous vous plaignez ?

ANGELIQUE.

Moi, Monsieur, me plaindre, & qui
est-ce qui y songe ? Où sont les reproches
que je vous fais ? Me voyez-vous fâchée ?
Je suis très-contente de vous, vous en agis-
sez on ne peut pas mieux ; comment donc ?
vous m'offrez des maris tant que j'en vou-
drai ; vous m'en faites venir de Paris sans
que j'en demande ; y a-t'il rien de plus obli-
geant, de plus officieux ? il est vrai que je
laisse là tous vos mariages ; mais aussi il ne
faut pas croire, à cause de vos rares bon-
tés, qu'on soit obligé vite & vite de se don-
ner au premier venu que vous attirerez de
je ne sais où, & qui arrivera tout botté
pour m'épouser sur votre parole ; il ne faut
pas croire cela, je suis fort reconnoissante,
mais je ne suis pas idiote.

Quoique vous en disiez , vos discours ont une aigreur que je ne sçais à quoi attribuer , & que je ne mérite point.

L I S E T T E.

Ah ! j'en sçais bien la cause , moi , si je voulois parler.

A N G E L I Q U E.

Hem ; qu'est-ce que c'est que cette science que vous avez ? Que veut-elle dire ? Ecoutez, Lisette, je suis naturellement douce & bonne ; un enfant a plus de malice que moi ; mais si vous me sâchez , vous m'entendez bien , je vous promets de la rancune pour nulle sâs.

LUCIDOR.

Si vous ne vous plaignez point de moi , reprenez donc ce petit présent que je vous avois fait , & que vous m'avez rendu sans me dire pourquoi ?

A N G E L I Q U E.

Pourquoi , c'est qu'il n'est pas juste que je l'aye. Le mari , & les bijoux étoient pour aller ensemble , & en rendant l'un , je rends l'autre.

COMEDIE. 73

l'autre. Vous voilà bien embarrassé ; gardez cela pour cette charmante beauté , dont on vous a apporté le portrait.

LUCIDOR.

Je lui en trouverai d'autres ; reprenez ceux-ci.

ANGELIQUE.

Oh , qu'elle garde tout , Monsieur , je les jetterois.

LISETTE.

Et moi je les ramasserai.

LUCIDOR.

C'est-à-dire , que vous ne voulez pas que je songe à vous marier , & que malgré ce que vous m'avez dit tantôt , il y a quelque amour secret dont me vous faites mystère.

ANGELIQUE.

Eh mais ; cela se peut bien , oui , Monsieur , voilà ce que c'est , j'en ai pour un homme d'ici , & quand je n'en aurois pas , j'en prendrai tout exprès demain pour avoir un mari à ma fantaisie.

74 LE PREUVE,

SCENE XVIII.

LUCIDOR, ANGELIQUE
LISETTE, M^e BLAISE.

M^e BLAISE.

JE requiers la permission d'interrompre
pour avoir la déclaration de votre der-
nière volonté, Mademoiselle, retenez vous-
le Amoureux nouveau venu.

ANGELIQUE.

Non, laissez-moi.

M^e BLAISE.

Me retenez-vous, moi ?

ANGELIQUE.

Non.

M^e BLAISE.

Une fois, deux fois, me voulez-vous ?

ANGELIQUE.

L'insupportable homme !

COMEDIE. 75

LISETTE.

Etes-vous sourd, Maître Blaise, elle vous dit que non ?

M^r BLAISE à Lisette les premiers mots à part & en souriant.

Oui, ma mie, ah ça, Monsieur, je vous prends à témoin comme quoi je l'aime, comme quoi elle me repousse, que si elle ne me prend pas, c'est sa faute, & que ce n'est pas sur moi qu'il en faut jeter l'endosse.

A Lisette à part.

Bon jour poulet.

& puis à tout.

Au demeurant ; ça ne me surprend point ; Mademoiselle Angelique en refuse deux, elle en refuseroit trois, elle en refuseroit un boissiau ; il n'y en a qu'un qu'elle envie, tout le reste est du fretin pour elle, hors Monsieur Lucidor, que j'ons deviné drès le commencement.

ANGELIQUE outrée.

Monsieur Lucidor.

M^r BLAISE.

Li-même, n'ons-je pas vû que vous pleu-
G i

riez quand il fut malade, tant vous aviez peur qu'il ne devînt mort.

LUCIDOR.

Je ne croirai jamais ce que vous dites-là ; Angélique pleuroit par amitié pour moi.

ANGÉLIQUE.

Comment, vous ne croirez pas, vous ne seriez pas un homme de bien de le croire ? M'accuser d'aimer à cause que je pleure ; à cause que je donne des marques de bon cœur, eh mais je pleure tous les malades que je vois, je pleure pour tout ce qui est en danger de mourir ; si mon oiseau mourroit devant moi ; je pleurerois ; dira-t-on que j'ai de l'amour pour lui ?

LISETTE.

Passons, passons là-dessus ; car à vous parler franchement ; je l'ai cru de même.

ANGÉLIQUE.

Quoi, vous aussi, Lisette, vous m'accablez, vous me déchirez, eh que vous ai-je fait ? Quoi, un homme qui ne songe point à moi, qui veut me marier à tout le monde, & je l'aimerois ? Moi, qui ne pourrois pas le souffrir s'il m'aimoit ; moi qui ai de

COMEDIE.

l'inclination pour un autre, j'ai donc le cœur bien bas, bien misérable; ah que l'affront qu'on me fait m'est sensible!

LUCIDOR.

Mais en vérité, Angelique, vous n'êtes pas raisonnable; ne voyez-vous pas que ce sont nos petites conversations qui ont donné lieu à cette folie, qu'on a rêvée, & qu'elle ne mérite pas votre attention.

ANGELIQUE.

Hélas, Monsieur, c'est par discrétion que je ne vous ai pas dit ma pensée; mais je vous aime si peu, que si je ne me retenois pas, je vous haïrois depuis ce mari que vous avez mandé de Paris; oui, Monsieur, je vous haïrois, je ne sçais pas trop même si je ne vous hais pas, je ne voudrois pas jurer que non, car j'avois de l'amitié pour vous, & je n'en ai plus; est-ce là des dispositions pour aimer?

LUCIDOR.

Je suis honteux de la douleur où je vous vois; avez-vous besoin de vous défendre, dès que vous en aimez un autre? Tout n'est-il pas dit?

M^r BLAISE.

Un autre galant, alle seroit morgué bien
en peine de le montrer.

ANGELIQUE.

En peine ? hé-bien, puisqu'on m'obflino,
c'est justement lui qui parle, cet indigne.

LUCIDOR.

Je l'ai soupçonné.

M^r BLAISE.

Moi.

LISETTE.

Bon, cela n'est pas vrai.

ANGELIQUE.

Quoi, je ne sçais pas l'inclination que
j'ai ? Oui, c'est lui, je vous dis que c'est lui.

M^r BLAISE.

Ah ça, Demoiselle, ne badinons point,
ça n'a ni rime ni raison ; par votre foi, est-
ce ma personne qui vous a pris le cœur ?

ANGELIQUE.

Oh je l'ai assez dit, oui c'est vous, mal-
honnête que vous êtes, si vous ne m'en
croyez pas, je ne m'en soucie guères.

COMEDIE 79

M^r BLAISE.

Eh ! mais , jamais votre mere n'y consentira.

MARIANE.

Vraiment , je le sçais bien.

M^r BLAISE.

Et pis , vous m'avez rebuté d'abord , j'ai compté là-dessus , moi , je me suis arrangé autrement.

MARIANE.

Hé-bien , ce sont vos affaires.

M^r BLAISE.

On n'a pas un coeur qui va & qui vient comme une girouette , faut être fille pour ça , on se fie à des refus.

ANGELIQUE.

Oh , accommodez-vous , benêt.

M^r BLAISE.

Sans compter que je ne suis pas riche.

LUCIDOR.

Ce n'est pas là ce qui embarrassera , & j'appaiserai tout ; puisque vous avez le bonheur d'être aimé , Maître Blaise , je donne vingt mille frans en faveur de ce mariage , je vais en porter la parole à Madame Ar-

G. iiii

80 L'ÉPREUVE,
gante, & je reviens dans le moment vous
en rendre la réponse.

ANGELIQUE.

Comme on me persécute.

LUCIDOR.

Adieu, Angelique, j'aurai enfin la satis-
faction de vous avoir mariée selon votre
cœur, quelque chose qui m'en coûte.

MARIANE.

Je crois que cet homme-là me fera mourir
de chagrin.

SCÈNE XIX.

M^{re} BLAISE, ANGELIQUE,
LISETTE.

LISETTE.

C'EST Monsieur Lucidor est un grand ma-
rieur de filles; à quoi vous détermi-
nez-vous, Maître Blaise?

M^{re} BLAISE, *après avoir réfl.*

Je dis qu'ous êtes toujours bian jolie,
mais que ces vingt mille frans vous font
grand tort.

COMEDIE. 81

LISETTE.

Hum, le vilain procédé.

ANGELIQUE *d'un air languissant.*

Est-ce que vous aviez quelque dessein pour elle ?

M^e BLAISE.

Oui, je n'en fais pas le fin.

ANGELIQUE *languissante.*

Sur ce pied-là, vous ne m'aimez pas.

M^e BLAISE.

Si fait da, ça m'avoit un peu quitté, mais je vous l'aime chèrement à cette heure.

ANGELIQUE *toujours languissante.*

A cause des vingt mille frans.

M^e BLAISE.

A cause de vous, & pour l'amour d'eux.

ANGELIQUE.

Vous avez donc intention de les recevoir.

82 L'ÉPREUVE,

M^e BLAISE.

Pargué, à votre avis.

ANGELIQUE.

Et moi je vous déclare si vous les prenez, que je ne veux point de vous.

M^e BLAISE.

En voici bien d'un autre.

ANGELIQUE.

Il y auroit trop de lâcheté à vous de prendre de l'argent d'un homme qui a voulu me marier à un autre, qui m'a offensée en particulier, en croyant que je l'aimois, & qu'on dit que j'aime moi-même.

LISSETTE.

Mademoiselle a raison, j'approuve tout à fait ce qu'elle dit là.

M^e BLAISE.

Mais écoutez donc le bon sens, si je ne prends pas les vingt mille frans, vous ne pardrez, vous ne m'aurez point, votre mère ne verra point de moi.

ANGELIQUE.

Hé bien, si elle ne veut point de vous, je vous laisserai.

COMEDIE.
M^r BLAISE *inquiète*.
Est-ce votre dernier mot ?

ANGELIQUE.
Je ne changerai jamais.

M^r BLAISE.
Ah, me vela biau garçon.

SCENE XX.

LUCIDOR, M^r BLAISE,
MARIANE, LISETTE.

LUCIDOR.

Votre mere consent à tout belle Mariane, j'en ai la parole, & votre mariage avec Maître Blaise est conclu, moyennant les vingt mille frans que je donne. Ainsi vous n'avez qu'à venir tous deux l'en remercier.

M^r BLAISE.

Point du tout ; il y a un autre var-tigo qui la tient ; elle a de l'avarition pour le magot de vingt mille frans, à cause de vous, qui les délivrez ; alle

§4 L'ÉPREUVE,
ne veut point de moi, si je les prends, &
je veux du magot avec elle.

MARIANE *S'en allant.*

Et moi je ne veux plus de qui que ce
soit au monde.

LUCIDOR.

Arrêtez, de grace, chère Mariane. Lais-
sez-nous, vous autres.

M^{re} BLAISE *prenant Lisette
sous le bras.*

Nouté premier marché tiant-il toujours?

LUCIDOR.

Oui, je vous le garantis.

M^{re} BLAISE.

Que le Ciel vous conserve en joie ; je
vous fiance donc, fillette.



SCENE XXI.

LUCIDOR, MARIANE,

LUCICOR.

Vous pleurez, Mariane.

MARIANE.

C'est que ma mere sera fâchée, & puis
j'ai eu assez de confusion pour cela.

LUCIDOR.

A l'égard de votre mere, ne vous en in-
quiétez pas, je la calmerai; mais ne laissez-
vous la douleur de n'avoir pu vous ren-
dre heureuse?

MARIANE.

Oh, voilà qui est fini, je ne veux rien
d'un homme qui m'a donné le renom que
je l'aimois toute seule.

LUCIDOR.

Je ne suis point l'auteur des idées qu'on
a eu là-dessus.

MARIANE.

On ne m'a point entendu me vanter que vous m'aimiez ; quoique je l'eusse pu croire aussi-bien que vous , après toutes les amitiés & toutes les manières que vous avez eues pour moi ; depuis que vous êtes ici , je n'ai pourtant pas abusé de cela ; vous n'en avez pas agi de même , & je suis la dupe de ma bonne foi.

LUCIDOR.

Quand vous auriez pensé que je vous aimois , quand vous m'auriez crû pénétré de l'amour le plus tendre , vous ne vous feriez pas trompée.

MARIANE *ici redouble ses pleurs ,
& sanglote davantage.*

LUCIDOR *continue.*

Et pour achever de vous ouvrir mon cœur , je vous avoue que je vous adore , Mariane.

MARIANE.

Je n'en sçais rien ; mais si jamais je viens à aimer quelqu'un , ce ne sera pas moi qui lui chercherai des filles en mariage , je le laisserai plutôt mourir garçon.

COMEDIE. 87

LUCIDOR.

Hélas ! Mariane , sans la haine que vous m'avez déclarée , & qui m'a paru si vraie , si naturelle , j'allois me proposer moi-même.

LUCIDOR *revenant.*

Mais qu'avez-vous donc encore à soupçonner ?

MARIANE.

Vous dites que je vous hais , n'ai-je pas raison ? Quand il n'y auroit que ce portrait de Paris qui est dans votre poche,

LUCIDOR.

Ce portrait n'est qu'une feinte ; c'est celui d'une sœur que j'ai.

MARIANE.

Je ne pouvois pas deviner.

LUCIDOR.

Le voici , Mariane , & je vous le donne.

MARIANE.

Qu'en ferai-je , si vous n'y êtes plus ?
un portrait ne guérit de rien.

28 L'ÉPREUVE,
LUCIDOR.

Et si je restois, si je vous demandois vo-
tre main, si nous ne nous quittions de la vie.

MARIANE.

Voilà, du moins, ce qu'on appelle par-
ler cela.

LUCIDOR.

Vous m'aimez donc ?

MARIANE.

Ai-je jamais fait autre chose ?

LUCIDOR *se mettant tout-à-fait
à genoux.*

Vous me transportez, Mariane.



SCENE

SCÈNE XXII,

& dernière.

TOUS LES ACTEURS QUI
arrivent avec Madamè Argante.

M^{de} ARGANTE.

Hé-bien, Monsieur ; mais que vois-je ?
Vous êtes aux genoux de ma fille, je
pense.

LUCIDOR.

Oui, Madame, & je l'épouse dès aujourd'hui, si vous y consentez.

M^{de} ARGANTE *charmée.*

Vraiment, que de reste, Monsieur, c'est
bien de l'honneur à nous tous, & il ne man-
quera rien à la joie où je suis, si Monsieur,
[*Montrant Frontain.*] qui est votre ami,
demeure aussi le nôtre.

FRONTAIN.

Je suis de si bonne composition, que ce
sera moi qui vous verserai à boire à table.

H

30 . L'E P R E U V E ,
à Lisette.

Ma Reine , puisque vous aimez tant
Frontain , & que je lui ressemble , j'ai envie
de l'être.

L I S E T T E .

Ah , coquin , je t'entends bien , mais tu
l'es trop tard.

M. B L A I S E .

Je ne pouvons nous quitter , il y a douze
mille frans qui nous suivent.

M^{de} A R G A N T E .

Que signifie donc cela ?

L U C I D O R .

Jé vous l'expliquerai tout-à-l'heure , qu'on
fusse venir les violons du Village , & que la
journée finisse par des danses.

F I N .

A P P R O B A T I O N .

J'ai lu par Ordre de Monseigneur le Chancelier
une Comédie qui a pour titre , l'Epreuve , &
je crois que le Public en verra l'impression avec plaisir ,
le 22, Novembre 1740, CRÉBILLON.

ON observera que Mariane & Ange-
lique ne sont que la même person-
ne, qui n'a ici ces deux noms que par une
méprise, dont on s'est apperçu trop tard
pour la corriger.